MARK & DELIA

OWENS

L'ŒIL DE L'ÉLÉPHANT

Par l'autrice du best-seller



Delia Owens est née en 1949 en Géorgie, aux États-Unis. Diplômée en zoologie et biologie, elle part s'installer avec son mari, Mark Owens chercheur et biologiste comme elle, au Botswana en 1974. Ensemble, ils étudient les différentes espèces de mammifères de la région. Grâce à cette incroyable expérience au Kalahari puis en Zambie, ils publient trois livres de non-fiction, tous bestsellers aux USA : *Le Cri du Kalahari* (John Burroughs Award for Nature Writing), *L'Œil de l'éléphant* et *Les Secrets de la savane.* Delia Owens publie également de nombreux articles scientifiques dans *Nature*, *Natural History*, *Animal Behavior*, *Journal of Mammalogy*, en menant ses recherches sur les espèces animales en danger et elle monte des projets de sauvegarde de grande ampleur.

Après 23 années passées en Afrique, ils vivent désormais en Caroline du Nord, toujours au plus proche de la nature.

Véritable phénomène international, *Là où chantent les écrevisses*, le premier roman de Delia Owens, s'est vendu à plus de 8 millions d'exemplaires dans le monde et est disponible chez Points.

DES MÊMES AUTEURS

Le Cri du Kalahari
Robert Laffont, 1985
et « Points » n° P5611

PAR DELIA OWENS

Là où chantent les écrevisses
Seuil, 2020
et « Points » n° P5360

Delia et Mark Owens

L'ŒIL DE L'ÉLÉPHANT

Une aventure épique dans la nature sauvage africaine

INÉDIT

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrick Dechesne

Éditions Points

TITRE ORIGINAL
The Eye of the Elephant

© Delia and Mark Owens, 1992

ISBN 979-10-414-1653-0

© Points, 2023, pour l'édition en langue française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335- 2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Helen et Fred,
Bobby et Mary,
et Mama – pour tout ce qu'ils ont fait.

Et à Lee et Glenda, qui nous donnent le sourire.

Note des auteurs

Cette histoire n'a pas pour but de juger les pratiques passées de la Zambie en matière de conservation, mais plutôt de donner de l'espoir pour l'avenir. Les événements décrits dans ce livre se sont produits sous le précédent gouvernement marxiste à parti unique alors en place. En 1991, le peuple zambien a élu un gouvernement véritablement démocratique, qui a pris des initiatives positives pour résoudre les problèmes de conservation du pays. C'est seulement grâce à ce changement politique que nous avons eu la liberté de raconter notre histoire. Les scientifiques et les défenseurs de l'environnement ont le devoir et le droit de faire état de leurs découvertes. En disant la vérité, si controversée soit-elle, ils encourent un certain risque personnel et professionnel ; en ne la disant pas, nous risquons tous bien plus.

Dans ce livre, les noms des innocents ont été changés pour les protéger des coupables ; les noms des coupables ont été changés pour nous protéger. Le reste de l'histoire est authentique.

Personnages principaux

Island Zulu	responsable du camp de Mano
Patrick Mubuka	responsable du camp de Nsansamina
Nelson Mumba Gaston Phiri Tapa	gardes-chasse du camp de Mano
Chomba Simbeye Chanda Mwuamba Mutale Kasokola	les premiers Bembas à travailler pour nous
Mosi Salama Bornface Mulenga	gardes-chasse à Mpika
Sunday Justice Mumanga Kasokola	nos cuisiniers
Jealous Mvula Bwalya Muchisa Musakanya Mumba	nos premiers informateurs

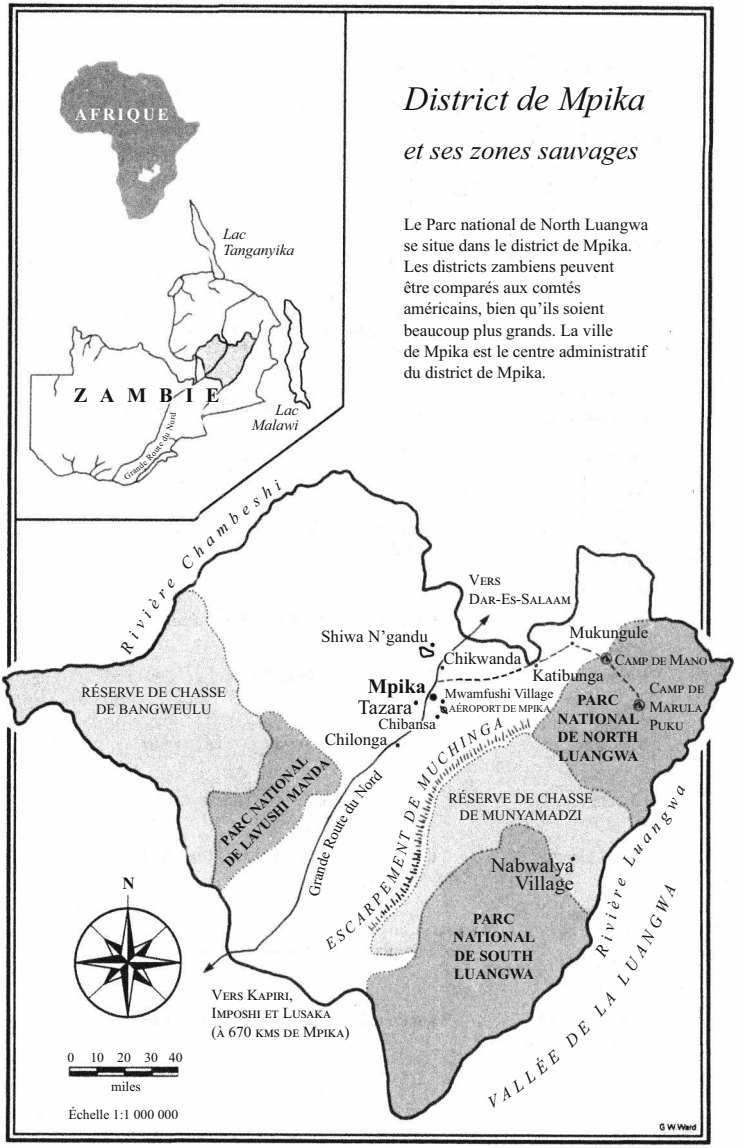
Chanda Seven Bernard Mutondo Mpundu Katongo Chikilinti Simu Chimabe	les plus célèbres braconniers du parc de North Luangwa
John Musangu Kotela Mukendwa	chefs d'unité au camp de Mano
Banda Chungwegarde	forestier principal à Mpika
Evans Mukuka	notre premier responsable pédagogique
Marie et Harvey Hill	amis à Mpika
Chef Mukungule	chef de la zone ouest du parc
Chef Nabwalya	chef de la zone séparant le North Luangwa du South Luangwa
Chef Chikwanda	chef de la zone autour de Mpika
Max Saili	responsable des activités de notre projet dans les villages
Tom et Wanda Canon	volontaires texans
Ian Spincer Edward North	assistants de l'université de Reading

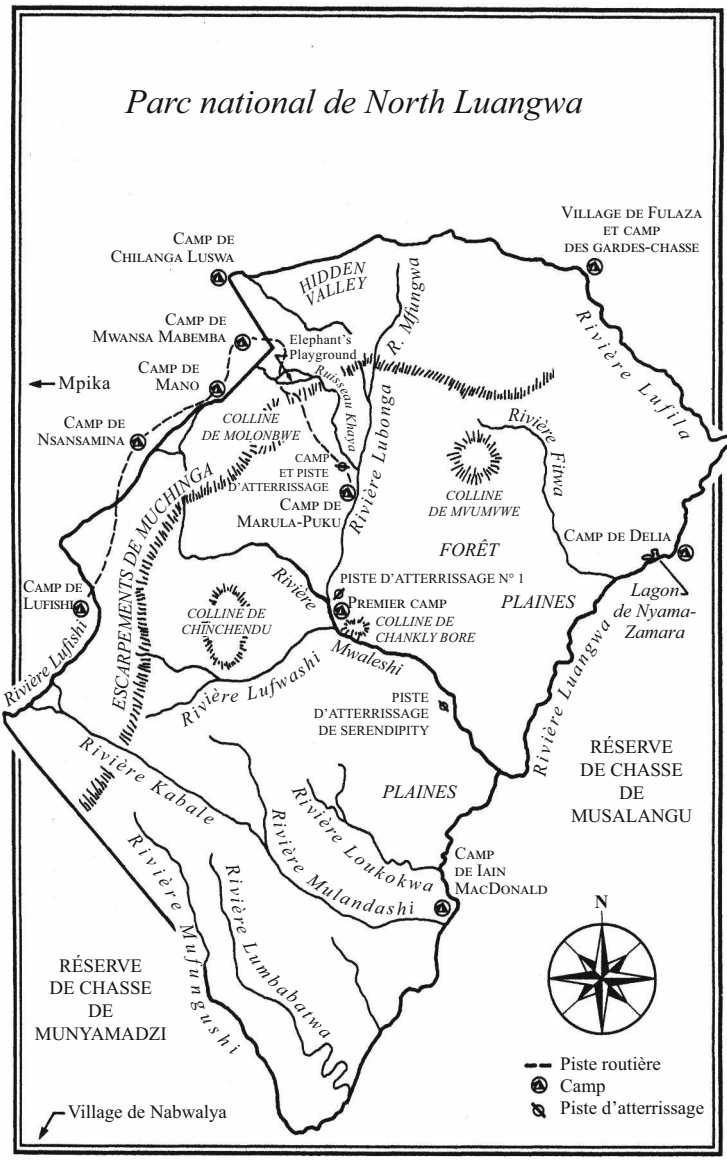
Les lions

Happy, Sunrise, Sage, Stormy, Saucy	les nouveaux membres de la Meute bleue du Kalahari
Serendipity, Kora	lions de la meute de Serendipity le long de la Mwaleshi
Bouncer	le mâle sur lequel nous avons posé un collier dans les plaines

Les éléphants

Survivor	le mâle qui nous rend visite au camp
Cheers	le mâle qui accompagne parfois Survivor
Le Groupe du Camp	le groupe de mâles qui fourragent autour de notre camp
Une Seule Défense, Mandy, Misty, Marula	une unité familiale d'éléphants femelles
Oreille Longue et ses filles	une autre unité familiale d'éléphants femelles


AFRIQUE
Lac Tanganyika
ZAMBIE
Lac Malawi
Grande Route du Nord
District de Mpika
et ses zones sauvages
Le Parc national de North Luangwa se situe dans le district de Mpika. Les districts zambiens peuvent être comparés aux comtés américains, bien qu'ils soient beaucoup plus grands. La ville de Mpika est le centre administratif du district de Mpika.
Rivière Chambeshi
Vers Dar-Es-Salaam
Shiwa N'gandu
Mukungule
Chikwanda
Camp de Mano
Katibunga
Mpika
Tazara
Mwamfushi Village
Aéroport de Mpika
Camp de Marula Puku
Chibansa
Chilonga
PARC NATIONAL DE NORTH LUANGWA
RÉSERVE DE CHASSE DE BANGWEULU
PARC NATIONAL DE LAVUSHI MANDA
Grande Route du Nord
ESCARPEMENT DE MUCHINGA
RÉSERVE DE CHASSE DE MUNYAMADZI
Nabwalya Village
Rivière Luangwa
PARC NATIONAL DE SOUTH LUANGWA
N
Vers Kapiri, Imposhi et Lusaka (à 670 kms de Mpika)
0 10 20 30 40
miles
Échelle 1:1 000 000
VALLÉE DE LA LUANGWA
G W Ward


Parc national de North Luangwa
Village de Fulaza et camp des gardes-chasse
Camp de Chilanga Luswa
HIDDEN VALLEY
R. Mfungwa
Camp de Mwansa Mabemba
Elephant's Playground
Rivière Lufila
Camp de Mano
Mpika
Rivière Kwisa
Camp de Nsansamina
COLLINE DE MOLONBWE
Rivière Lubonga
Rivière Fimwa
CAMP ET PISTE D'ATTERRISSAGE
ESCARPEMENTS DE MUCHINGA
Camp de Marula-Puku
COLLINE DE MVUMVWE
Camp de Delia
FORÊT
Camp de Lufishi
Rivière Lufishi
PISTE D'ATTERRISSAGE N° 1
Rivière Mwaleshi
PREMIER CAMP
COLLINE DE CHINCHENDU
COLLINE DE CHANKLY BORE
PLAINES
Lagon de Nyama-Zamara
Rivière Lufwashi
PISTE D'ATTERRISSAGE DE SERENDIPITY
Rivière Luangwa
RÉSERVE DE CHASSE DE MUSALANGU
Rivière Kabale
PLAINES
Rivière Loukokwa
Rivière Mulandashi
Camp de Iain MacDonald
Rivière Mufungushi
Rivière Lumbabatwa
N
RÉSERVE DE CHASSE DE MUNYAMADZI
Piste routière
Camp
Piste d'atterrissage
Village de Nabwalya

Première partie

LA SAISON SÈCHE

Introduction

Delia

Luangwa, à l'aube. J'entends l'éléphant se nourrir de fruits de marula juste à l'extérieur de la maison. En écartant délicatement la moustiquaire, je me lève du lit et, dans l'obscurité, je me dirige sur la pointe des pieds vers la salle d'eau, qui possède une minuscule fenêtre située sous un toit de chaume. Tout ce que je peux voir par la lucarne, c'est un grand œil, semblable à celui d'une baleine, qui me regarde en clignant à travers la pâle lumière du matin.

Un pas après l'autre, je me rapproche de la fenêtre jusqu'à être juste en dessous. Alors, debout sur une vieille armoire à thé, je me hisse sur le rebord et je vois l'œil de Survivor à seulement quelques dizaines de centimètres. Tandis qu'il regarde vers le sol à la recherche d'un fruit, de longs cils droits couvrent partiellement sa pupille. Puis, alors qu'il en ramasse un avec sa trompe et le porte à sa bouche, il relève ses cils et me regarde directement. Il ne montre ni surprise ni inquiétude, et je plonge dans l'éternité grise qu'est l'œil d'un éléphant.

Un tel événement peut se produire dans d'autres régions d'Afrique, mais pas dans le nord de la vallée de

la Luangwa, en Zambie. Au cours des quinze dernières années, cent mille éléphants y ont été abattus par des braconniers. Ici, les éléphants s'enfuient généralement dès qu'ils aperçoivent ou sentent l'homme. Je veux me souvenir à jamais des profonds sillons de la peau plissée au-dessus des cils de Survivor, de son œil humide et scintillant, qui reflète maintenant le lever du soleil. Je suis sûre que cela ne m'arrivera plus jamais ; le souvenir doit durer toute une vie. Et je ne dois jamais oublier ce que je ressens, car en ce moment, je vois tout avec clarté.

*

Nous sommes venus pour la première fois en Afrique en 1974 et nous nous sommes installés à Deception Valley, une rivière asséchée et fossilisée du désert du Kalahari, au Botswana. Pendant sept ans, nous avons vécu dans des tentes au milieu des dunes couvertes d'arbustes, seuls habitants d'une région sauvage de la taille de l'Irlande, à l'exception de quelques bandes éparses de Bochimans. Les lions et les hyènes brunes n'avaient manifestement jamais vu d'humains auparavant. Ils nous ont acceptés dans leurs troupeaux et leurs clans, nous révélant des détails jusqu'alors inconnus de leur histoire naturelle. Notre camp, situé sur une île, se trouvait au centre du territoire de la Meute bleue. Ces lions – Blue, Sassy, Happy, Bones et, plus tard, Muffin et Moffet – s'asseyaient souvent à quelque distance de notre feu de camp ou dévalisaient notre garde-manger. Un matin, alors que nous dormions dans la savane, nous nous sommes réveillés entourés de lions, qui se tenaient à une longueur de bras de nous.

Nous avons quitté Deception Valley à la fin de l'année 1980 pour terminer nos études supérieures et nous y

sommes retournés en 1985, date à laquelle commence cette histoire. Notre plus grand espoir était de retrouver les lions de la Meute bleue encore en vie et de poursuivre nos recherches encore cinq ans. Nous avions l'intention de fouiller chaque versant de dune, chaque point d'eau asséché et chaque bosquet d'acacias jusqu'à ce que nous les retrouvions.

Mais nous avions également un autre objectif. La réserve de chasse du Kalahari central, longtemps oubliée et délaissée par le monde extérieur, était désormais au centre d'une controverse. De puissants éleveurs et politiciens voulaient la démanteler et la diviser en grands ranchs privés, même si les savanes sablonneuses du désert ne peuvent pas nourrir le bétail bien longtemps. Nous avions une tout autre proposition : que la zone soit conservée au profit de la population locale via le tourisme animalier.

Malgré toutes les pressions exercées sur le Kalahari, il n'y avait sans doute pas beaucoup d'endroits sur la terre qui aient aussi peu changé depuis notre départ quatre ans plus tôt. Il n'y avait toujours aucun développement de quelque nature que ce soit dans la réserve. À notre camp, nous devions encore transporter de l'eau dans des barils sur une distance de quatre-vingts kilomètres, vivre dans les mêmes tentes défraîchies, conduire sur la seule piste de brousse que nous avions empruntée des années auparavant. Une fois de plus, nos seuls visiteurs allaient être des lions, des hyènes brunes, des chacals, des springboks, des girafes, des calaos terrestres et des lézards.

Perdus à nouveau dans les dunes, nous n'avons pas mesuré que, bien que le Kalahari soit demeuré quasiment le même, le reste de l'Afrique avait changé. Nous avions survécu à la sécheresse et aux tempêtes de sable. Nous allions

maintenant être pris dans une tempête d'un autre genre, une tempête qui nous déracinerait et nous emporterait comme des herbes folles à travers le continent, à la recherche d'une autre région sauvage. Et là, la tempête continuerait.

*

Survivor baisse à nouveau les cils, à la recherche d'un autre fruit. Il finit par en trouver un et le porte à sa bouche, ses lèvres claquant bruyamment tandis qu'il le mâche. Il me regarde à nouveau. Je peux voir non seulement dans ses yeux, mais à travers eux. Au-delà, des milliers d'éléphants en troupeaux massifs se fraient un chemin le long des sentiers de montagne et descendent dans la vallée, où ils se promènent à pas lents dans des savanes immobiles entourées de forêts épaisses et luxuriantes. Des mères géantes et douces et des jeunes enjoués s'ébattent et se baignent dans de larges rivières, sans crainte. Des mâles puissants se poussent et se bousculent pour avoir le droit de faire la cour, puis s'éloignent l'un de l'autre en secouant la tête, les oreilles battant dans un nuage de poussière. À travers l'œil de Survivor, je peux voir la nature sauvage telle qu'elle était autrefois. La tempête continue, mais une lueur d'espoir brille. Grâce à elle, une partie de l'Afrique sauvage peut être sauvée.

Lentement, Survivor déploie sa trompe jusqu'au rebord de la fenêtre, où il hume mon odeur tout en me regardant à nouveau droit dans les yeux. J'avance mes doigts jusqu'à ce qu'ils soient appuyés contre la moustiquaire, à quelques centimètres seulement de sa trompe. J'ai envie de murmurer quelque chose, mais que pourrais-je dire ?

L'œil de l'éléphant est l'œil de la tempête.

1
Le vol vers Deception

Mark

> Chaque fois que je suis montée dans un avion et qu'en regardant vers le bas j'ai constaté que j'avais quitté le sol, j'ai eu conscience d'une grande découverte. Je me suis dit : « Je vois. C'était ça, l'idée. Et maintenant, je comprends tout. »
>
> Karen Blixen

En survolant le Kalahari pour la première fois depuis des années, j'avais l'impression de retrouver un vieil ami dans un coin secret de la terre que nous étions les seuls à connaître. Au cours de nos sept années passées dans cette vaste étendue sauvage, j'avais accumulé du sable du Kalahari dans mes chaussures, et la civilisation, avec ses beaux hôtels, ses restaurants, ses bains chauds et toutes ses commodités, n'avait pas été capable de m'en débarrasser. Plus je volais vers le nord, plus je m'enfonçais dans le désert. En voyant les marécages familiers, les vallées fluviales fossilisées, la vaste savane ondulante où les girafes broutent les acacias faux-gommiers à cime plate, j'ai su que je revenais là où était ma place. C'était au début du mois d'avril 1985.

Au moment de préparer mon vol pour le Botswana, je craignais que la sécheresse, qui avait duré six ans, n'ait remodelé le Kalahari au point de m'empêcher de retrouver notre ancien campement. Je devais y rencontrer Delia deux jours plus tôt, mais des problèmes de dernière minute avec l'avion à Johannesburg m'avaient retardé. Pendant son long trajet en 4 x 4 dans le Kalahari, et même après avoir atteint le camp, il n'y avait aucun moyen de la prévenir. Si je n'arrivais pas rapidement, elle penserait que j'avais été forcé de me poser quelque part.

Alors que je scrutais les instruments, mes yeux se sont fixés sur la jauge de mon réservoir droit. À mi-chemin de Deception, l'aiguille frôlait déjà le rouge. Je perdais du carburant à toute allure. Je me suis redressé sur mon siège, j'ai regardé le long de chaque aile à la recherche d'une fuite, puis j'ai vérifié à nouveau le mélange de mon carburateur. Rien d'anormal. Je me suis essuyé les yeux avec mon avant-bras et j'ai tâché de garder mon calme.

Mon réservoir droit était pratiquement à sec alors que celui de gauche était complètement plein, mais j'avais réglé le sélecteur de carburant pour qu'il puise équitablement dans les deux. La conduite reliant le réservoir gauche au moteur devait être obstruée. Si c'était bien le cas, je tomberais en panne sèche dans les prochaines minutes. Je devais atterrir immédiatement.

J'ai regardé par la verrière, mille trois cents mètres sous moi. Six années de sécheresse avaient dévasté le Kalahari, les vents secs et chauds brûlant tout signe de vie jusqu'à ce que le terrain ressemble au point zéro des zones d'essais nucléaires du Nevada : stérile, interdit, inconnu. J'ai dégluti, je me suis penché en avant sur mon siège et j'ai commencé à chercher d'urgence un endroit

où effectuer un atterrissage de précaution. Si je continuais à voler, le moteur risquait de s'arrêter au-dessus de la savane ou de la forêt et là, un atterrissage forcé se solderait par un crash. Personne ne me retrouverait jamais.

Une saline parfaitement circulaire et d'une blancheur éclatante est apparue sur la gauche, à une quinzaine de kilomètres de là. J'ai incliné à gauche et je me suis dirigé droit dessus, en réduisant les gaz pour économiser l'avgas (essence d'aviation). La jauge du réservoir de droite était maintenant dans le rouge, et le moteur avait semblé plusieurs fois avoir des ratés. Lorsque j'ai enfin survolé la saline, j'ai repris mon souffle et commencé à préparer l'atterrissage.

Mais arrivé à cinquante mètres au-dessus du sol, j'ai remarqué de profondes traces d'animaux à la surface. Si je posais l'avion ici, ses roues s'enfonceraient dans le sel et la poudre. Même si je parvenais à résoudre le problème de carburant, je ne pourrais plus jamais décoller.

Il m'est alors venu à l'esprit que je ne pouvais pas être sûr que le réservoir gauche était bloqué tant que le réservoir droit n'était pas à sec. J'ai donc décidé de le vider délibérément de son carburant en décrivant des cercles au-dessus de la cuvette. Si le moteur s'arrêtait, je pouvais atterrir en toute sécurité, même si je n'étais pas en mesure de redécoller.

J'ai tourné en rond et attendu que le moteur s'arrête. Mais non. Le réservoir gauche a commencé à alimenter le moteur en carburant. Sa jauge baissait lentement. Plus tard, j'apprendrais que les mécaniciens avaient interverti les câbles reliant les réservoirs à la console de sélection du carburant. La commande de droite puisait dans le réservoir de gauche, tandis que celle de gauche puisait dans celui de droite. Pire encore, une pression d'air plus

élevée due à un évent défectueux dans le réservoir droit forçait l'essence à pénétrer dans le réservoir gauche, qui débordait. L'excédent était pompé par un bouchon de carburant qui fuyait sur le dessus de l'aile gauche, là où je ne pouvais pas le voir. Il m'avait fallu quarante précieuses minutes de vol – et de carburant – pour comprendre tout cela. Désormais, même si je me dirigeais droit vers le camp, je risquais de ne pas y arriver.

Et mes problèmes ne faisaient que commencer. Cinq minutes après avoir quitté la cuvette, je me suis rendu compte que j'étais perdu. Rien en dessous de moi ne me semblait ne serait-ce que vaguement familier. La sécheresse n'avait sûrement pas effacé tous mes anciens repères. Où étaient les Khutse Pans, les cuvettes « mitochondriales », le tracé alambiqué de la rivière fossile qui m'indiquaient ma position dans le désert ? Ces signes étaient subtils, mais il y a quatre ans, je connaissais si bien le Kalahari vu du ciel qu'ils étaient pour moi comme des panneaux de signalisation. Même si la brume avait réduit ma visibilité à environ trois kilomètres, il semblait impossible que j'aie pu passer au-dessus de ces éléments sans en voir aucun. J'ai resserré ma prise sur les commandes et maintenu le cap de ma boussole. Quelque chose de familier devait bien finir par apparaître.

Quarante-cinq minutes après avoir quitté la cuvette, j'étais totalement désorienté et un fort vent de face avait réduit ma vitesse au sol de 240 km/h à 190 km/h. Il me faudrait encore plus de carburant pour atteindre le camp. Désireux de me raccrocher à quelque chose de familier, j'ai dépensé mon précieux carburant en grimpant jusqu'à deux mille neuf cents mètres, altitude à laquelle j'espérais voir plus loin dans le désert. Sans succès. Tout ce qui se trouvait en dessous de moi était noyé dans un voile

de brume blanche. Je devais dériver à des kilomètres de ma trajectoire, mais je ne pouvais pas savoir dans quelle direction. Les mêmes mécaniciens qui avaient interverti les câbles de carburant avaient mis une vis en acier – et non en laiton amagnétique – dans le boîtier du compas. L'aiguille était décalée de trente degrés. Mais bien sûr, je ne le savais pas à ce moment-là.

J'ai lutté contre l'envie de quitter ma trajectoire de vol pour tenter de déceler des taches dans le paysage morne, dans l'espoir de trouver quelque repère. Je ne pouvais pas me permettre de gaspiller l'essence. J'ai donc poursuivi mon vol, n'osant plus regarder les jauges.

Une heure plus tard, je n'avais toujours aucune idée de l'endroit où je me trouvais et je savais avec certitude que je tomberais en panne sèche avant d'atteindre le camp. Je ne pouvais qu'espérer atterrir près d'un village bochiman où je pourrais trouver de l'eau, ou au moins quelques melons sauvages, pour me maintenir en vie. Mais je n'avais vu aucun des villages que je connaissais depuis des années. Je devais être à des kilomètres de ma route.

J'ai basculé la radio sur 125.5, la fréquence du trafic aérien civil du Botswana, et je me suis saisi du micro. « À tous les appareils, ici Foxtrot Zulu Sierra. Est-ce que quelqu'un me reçoit ? » Rien. J'ai répété mon appel à plusieurs reprises, mais seul le grésillement du récepteur me répondait.

Je suis passé sur 121.5, la fréquence d'urgence, et j'ai appelé à nouveau : « À tout avion, ici Foxtrot Zulu Sierra. Je suis perdu au-dessus du Kalahari, quelque part entre Gaborone et le secteur nord de la réserve centrale. Mon niveau de carburant est critique... Je répète, carburant critique. Atterrissage forcé imminent. Est-ce que quelqu'un me reçoit ? » Aucune réponse. J'ai soudain

eu l'impression d'être le dernier survivant d'une apocalypse appelant dans l'espace avec une chance sur un milliard d'être entendu et secouru par une quelconque forme d'intelligence.

Mon heure d'arrivée prévue à Deception Valley était passée. Il n'y avait toujours qu'un vide anonyme au-dessous de moi. La jauge de carburant de gauche vacillait dans le rouge, le réservoir de droite était complètement vide. J'ai continué à voler, cherchant devant moi un endroit où je pourrais me poser en catastrophe avec le moins de dommages possible pour l'avion comme pour moi-même.

J'ai repéré un soupçon de blanc à droite de ma trajectoire, à environ trente degrés. Le lac Xau ! Mais à mesure que je me rapprochais, la dépression qui se dessinait dans la verrière devenait trop ronde, trop blanche, pour être le lac Xau dont je me souvenais. Certes, le Xau était à sec depuis quelques années, mais cette dépression paraissait trop petite, trop comparable à un marais salant permanent. Je ne pouvais pas voir le lit du lac ni la rivière Boteti qui s'y jette.

Si ce n'était pas le lac Xau, c'était peut-être Quelea Pan. Dans ce cas, je me trouvais quatre-vingts kilomètres trop à l'ouest, plus profond dans le désert. Ce devait être l'un ou l'autre. Si c'était Xau, je devais mettre le cap à l'ouest et parcourir une centaine de kilomètres pour atteindre Deception Valley ; si c'était Quelea, je devais mettre le cap à l'est pendant quatre-vingt-dix kilomètres.

J'ai jeté un coup d'œil à mes jauges de carburant. Elles étaient toutes deux dans le rouge. J'ai fait pivoter mes ailes de haut en bas et l'aiguille de gauche s'est mise à osciller, mais très légèrement.

Il y avait à peine assez d'essence dans le réservoir pour quelques kilomètres. Je devais trouver un terrain

adéquat pour atterrir immédiatement. Je ne pouvais pas me permettre de gaspiller mon carburant en volant plus près de la cuvette pour l'identifier. Si je ne pouvais pas atteindre le camp, je voulais m'en approcher le plus possible.

Si je tournais vers l'ouest et que ce n'était pas le Xau, je m'éloignerais du camp pour atteindre une partie plus reculée du désert, où mes chances d'être retrouvé étaient nulles.

Il n'y avait plus de temps à perdre. J'ai viré de bord.

2
Le pays des dunes

Delia

> Quelle rêverie absurde ! Le bourdonnement de l'avion, le soleil immuable, l'horizon à perte de vue, tout cela s'était conjugué pour me faire oublier l'espace d'un instant que le temps passait plus vite que moi.
>
> Beryl Markham

Scrutant l'horizon, je me demandais encore une fois pourquoi Mark n'était pas venu me chercher en avion. J'avais deux jours de retard ; s'il était arrivé sain et sauf au camp, il aurait déjà dû me contacter. J'ai cherché une fois de plus l'avion blanc se détachant sur le bleu, mais le ciel du désert du Kalahari, le plus grand ciel de la planète, était vide.

Des plaines infinies et stériles – les restes du lac Xau, aux confins du Kalahari – m'entouraient. Cela faisait six jours que j'avais quitté Johannesburg et que je conduisais le vieux Toyota Land Cruiser chargé de provisions à travers le désert, en direction de notre ancien camp de Deception Valley.

Mark et moi étions convenus de nous retrouver au camp le 4 avril, jour de mon anniversaire. S'il n'était pas

là à mon arrivée, je devais contacter par radio le village de Maun pour organiser des recherches aériennes. En revanche, si je n'étais pas au camp, il devait voler le long de la piste à ma recherche. Mon voyage à travers le maquis fatigué avait duré beaucoup plus longtemps que prévu. Mark n'avait pas pris l'avion pour me rechercher, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : il n'était pas arrivé au camp.

La piste que je suivais serpentait à travers la pointe sud du lit du lac asséché. En faisant des allers-retours, penchée sur le volant, je cherchais des signes de l'ancienne piste qui, pendant de nombreuses années, nous avait conduits dans la réserve. Les plaines avaient changé d'aspect après des années de sécheresse ; de faibles traces se perdaient dans des directions bizarres, puis s'effaçaient dans la poussière et le sable dérivant.

J'ai grimpé sur le toit du 4 x 4 pour avoir une meilleure vue, plissant les yeux pour me protéger de l'éblouissement. Un vent chaud soufflait sans discontinuer sur le désert. Des tourbillons de poussière bondissaient et tournoyaient. Je ne trouvais aucune trace de l'ancienne piste ; soit elle s'était effacée, soit j'étais perdue.

Un autre chemin menait à la réserve : je pouvais rouler jusqu'au sommet de Kedia Hill et me diriger plein ouest, le long d'une ancienne ligne de démarcation. C'était une route plus longue mais plus sûre. J'ai tourné sur la piste menant à la colline et appuyé fermement sur l'accélérateur.

Alors que j'atteignais le bord de la plaine, j'ai regardé en arrière. C'était là, il y a seulement quatre ans, qu'un quart de million de gnous avaient trouvé la mort en cherchant de l'eau. En une journée, nous avions compté quinze mille bêtes mortes et vu des centaines d'autres agoniser. Les gnous avaient migré sur plusieurs centaines

de kilomètres pour découvrir que leur chemin vers l'eau était bloqué par une grande clôture. Pendant des jours, ils avaient marché le long de la barrière jusqu'à la plaine du lac, déjà surpâturée par un trop grand nombre de bovins affamés. À présent, elle était nue, vide et dévastée. Pas un seul gnou, pas une seule vache n'était en vue.

Le conflit entre le bétail domestique et les animaux sauvages n'avait pas été résolu, mais nous avions soumis au gouvernement quelques idées qui, nous l'espérions, profiteraient à la fois à la population et à la faune. Cela m'a rappelé tout le travail qu'il restait à faire pour préserver le Kalahari central. J'ai quitté les plaines et je me suis dirigée vers la colline de Kedia.

Du sable ivoire, plus profond que je n'en avais jamais rencontré, s'était amoncelé le long de la piste et, par endroits, avait dérivé sur la route comme de la neige poudreuse. Le toit chargé de fournitures alourdissait le 4 x 4, qui se balançait dans le sable en titubant d'un côté à l'autre comme un ivrogne. Je l'ai poussé sur les pentes rocheuses et boisées de Kedia et j'ai facilement trouvé l'ancienne piste d'arpentage. Elle avait été tracée au début des années 1970 par notre regretté ami Bergie Berghoffer, qui nous avait autrefois sauvés du désert. J'avais l'impression qu'il était là maintenant, m'ouvrant le chemin avec sa bande défrichée qui pointait comme une flèche droit vers le Kalahari.

Plusieurs heures plus tard, je suis arrivée au panneau que nous avions construit en utilisant des cornes de gnou afin de marquer la limite de la réserve de chasse du Kalahari central. Je suis sortie du 4 x 4 un instant pour être plus proche des doigts de l'herbe et du visage du vent. Hormis le panneau, il n'y avait rien d'autre que du chiendent et des buissons épineux, mais c'est là que nous avions repéré la lionne Sassy, sous ces taillis.

Pendant que nous lui attachions le collier radio autour du cou, ses trois lionceaux l'observaient à quelques mètres de distance, les yeux écarquillés de curiosité. Nous avions connu Sassy elle-même lorsqu'elle était petite. Si elle avait survécu à la sécheresse, aux chasseurs, aux braconniers et aux éleveurs, elle aurait aujourd'hui douze ans, un âge vénérable pour une lionne du Kalahari. « Où es-tu, Sas' ? »

Je m'attendais à ce que Mark survole le 4 x 4 à tout moment. Il allait descendre très bas et passer, le ventre de l'avion juste au-dessus de ma tête – l'un de ses tours préférés. Mais il n'y avait aucun signe de l'appareil.

J'ai continué à rouler, les roues du 4 x 4 s'enfonçant régulièrement dans le sable profond. J'étais heureuse de constater que les rubans d'arpentage laissés par les prospecteurs miniers n'étaient plus accrochés aux arbres. Ils avaient été déchiquetés par le soleil et emportés par le vent. Le Kalahari avait gagné cette manche.

Voyant des empreintes fraîches de hyène brune dans le sable, j'ai bondi du 4 x 4 pour les examiner. Elles avaient été laissées la nuit dernière par un adulte se dirigeant vers l'est. J'étais partagée entre le désir de savourer chaque détail de mon retour au Kalahari et celui de me précipiter au camp pour voir ce qu'il était advenu de Mark.

Une heure plus tard, mon cœur a commencé à s'emballer lorsque j'ai atteint la crête de la dune de l'Est. J'ai grimpé sur le toit du 4 x 4 et j'ai plissé les yeux, la main en visière, pour essayer de voir si l'avion avait atterri au camp, à près de trois kilomètres de là, sur le lit de la rivière asséchée. Les vagues de chaleur étiraient et déformaient le désert en mirages, ce qui rendait les choses difficiles à distinguer. Malgré cela, les larges

ailes blanches auraient été visibles sur le sable. L'avion n'était pas là.

Sautant au sol, j'ai ouvert la portière et j'ai roulé furieusement sur la crête de sable. « Mon Dieu, que dois-je faire ? » Il avait semblé si facile sur le papier de joindre Maun par radio si Mark n'était pas là, mais nous n'avions pas contacté le village par radio depuis quatre ans. Et si la radio ne fonctionnait pas ? Et si personne ne répondait ?

Le 4 x 4 avançait péniblement. Le moteur surchauffait beaucoup et émettait un grondement profond – et inquiétant. S'il tombait en rade, j'étais dans le pétrin. Le bruit s'est amplifié.

VRRROUUUUM ! Une rafale d'air et de tonnerre a déferlé derrière moi avant de passer au-dessus de ma tête. Instinctivement, je me suis baissée et j'ai regardé en l'air. Le ventre de l'avion a envahi tout le pare-brise alors que Mark passait à trois mètres au-dessus du 4 x 4. Il a piqué du nez sur la pente de la dune et s'est élancé vers le sud, en direction du camp. J'ai arrêté le moteur et j'ai appuyé ma tête contre le volant, soulagée. Puis je l'ai frappé de mes poings. « Bon sang ! Où était-il passé ? Il arrive toujours à la dernière seconde. » Mais j'ai souri. Il était en sécurité et nous retrouvions le Kalahari. Je pouvais maintenant savourer mon retour à la maison.

Je suis remontée sur le toit du 4 x 4. Je me tenais exactement à l'endroit d'où nous avions regardé pour la première fois Deception Valley, onze ans plus tôt. À l'époque, l'ancien lit de la rivière était couvert d'une herbe épaisse et verte et parcouru par de majestueux troupeaux d'oryx et de gemsboks. À présent, entre les dunes qui s'étendaient du nord au sud, le fond de la vallée semblait nu et gris, et seule une antilope esseulée bravait la chaleur. C'est alors que j'ai remarqué un léger

soupçon de verdure ; seul quelqu'un ayant vécu pendant des années dans le désert aurait pu qualifier cela de verdure, mais c'était là. Il avait plu quelques millimètres très récemment et l'herbe se frayait un chemin dans le sable. Le Kalahari n'était ni mort ni fatigué, il attendait simplement le moment de refleurir.

Certaines personnes ont le sentiment de rentrer chez elles en retrouvant leur quartier, des rues bordées de maisons, des visages, des emplois et des bâtiments familiers. En contemplant Deception Valley, j'ai vu mon quartier, ma maison, mon travail, mon identité, ma raison de vivre. Au sommet de la dune de l'Est, je contemplais ma vie.

J'ai rapidement franchi la dune et traversé le lit de la rivière. Mark avait atterri sur notre ancienne piste et se précipitait pour m'accueillir alors que je contournais Acacia Point, à plusieurs centaines de mètres du camp. J'ai sauté du 4 x 4 et l'ai serré dans mes bras.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi tu ne m'as pas appelée ? lui ai-je demandé.

– J'ai failli ne pas y arriver.

Mark avait l'air un peu sonné lorsqu'il m'a raconté son vol.

– Je me suis retrouvé dans une situation où je devais décider d'aller soit à l'est, soit à l'ouest. J'ai choisi l'ouest et, après quelques minutes, j'ai reconnu les Hartebeest Pans. Au moins, je savais où j'étais, mais à tout instant, le moteur risquait de s'arrêter et il fallait encore dix minutes pour gagner la vallée. Lorsque j'ai finalement atterri au camp, j'ai coupé le moteur, j'ai roulé hors du cockpit et je me suis effondré. Il m'a fallu un moment avant de pouvoir bouger.

Il avait ensuite vidé les réservoirs et évalué ce qui lui restait de carburant : moins de dix minutes de vol. Je

l'ai serré à nouveau dans mes bras et nous nous sommes dirigés vers le fourré épineux qui avait été notre maison. Le camp, une vie entière en sept ans. Nous y sommes rentrés.

*

Lorsque nous avons décidé de nous installer sur cet îlot boisé, des milliers de branches vertes s'élançaient vers le ciel dans un enchevêtrement de broussailles. Aujourd'hui, la sécheresse avait ravagé ce luxuriant bosquet, et les arbres étaient gris et sans feuilles. Mais il y avait ici le buisson que les lions Muffin et Moffet marquaient toujours, et il y avait les traces du feu de camp qui avait réchauffé nos vies pendant plus de deux mille nuits. Les lions de la Meute bleue avaient saccagé le camp à plusieurs reprises, arrachant des sacs de farine, de semoule et d'oignons aux arbres entourant le *boma* de la cuisine – un enclos ouvert d'herbe et de poteaux.

Pendant notre absence, un autre couple avait utilisé le camp pour étudier les antilopes du désert, mais ils étaient partis il y a plus de six mois. Les mêmes tentes défraîchies étaient drapées sur leurs poteaux, leurs toiles déchirées et mises en lambeaux par les tempêtes insolentes du désert. L'un des côtés de la tente qui abritait notre laboratoire et notre bureau s'était effondré, et une petite mare d'eau de pluie provenant de la récente averse recouvrait la toile. Mark a replacé la tente sur ses piquets, tiré avec précaution les rabats, puis chassé un cobra cracheur caché à l'intérieur à l'aide d'un bâton. Dans la tente de repos, le lit en carton s'affaissait sous le poids d'un matelas détrempé et le sol était couvert de boue.

Le *boma* de la cuisine, avec son toit de chaume épais et hirsute, était toujours debout à l'autre bout du camp.

À l'intérieur se trouvaient la planche à découper que Dolene nous avait offerte, la grille de cuisson que Bergie avait fabriquée pour nous et la bouilloire noircie, scarifiée par les dents des hyènes qui l'avaient si souvent volée.

J'ai regardé autour de moi en espérant repérer les calaos à bec jaune, ces oiseaux aussi charismatiques que comiques avec lesquels nous avions partagé l'îlot à chaque saison sèche. Mais je n'en ai vu aucun. La récente pluie fine avait dû les attirer dans les bois où ils s'accoupleraient, comme à chaque saison des pluies.

– Regarde qui est là ! s'est exclamé Mark.

Je me suis retournée et j'ai vu un gobe-mouches du Marico en train de voler jusqu'à une branche non loin de la tête de Mark. Il s'est immédiatement mis à battre des ailes, suppliant qu'on lui donne quelque chose à manger. Je m'éclipsai vers la glacière du 4 x 4 et revins avec un morceau de fromage, l'une des friandises préférées du gobe-mouches. J'en ai jeté quelques morceaux à nos pieds. Sans hésiter, l'oiseau a piqué droit dessus, s'est rempli le bec de cheddar et s'est envolé vers l'autre côté du camp.

Après avoir déchargé les boîtes et les coffres remplis de fournitures du 4 x 4 et de l'avion, nous avons commencé l'énorme travail de nettoyage et de rangement. Mark a allumé un feu avec des bouts de bois pendant que je nettoyais la table du *boma* de la cuisine de la boue, des toiles d'araignée et d'un nid de souris. Nous avons préparé du thé et posé sur la table un déjeuner composé de pain, de fromage et de confiture.

– Nous devons commencer à chercher les lions tout de suite, a déclaré Mark aussitôt que nous nous sommes assis.

Le mois d'avril était censé marquer la fin de la saison des pluies, mais d'après le pluviomètre, il n'était tombé que cinquante millimètres de précipitations au lieu des trois cent cinquante habituels. Bien que cela soit suffisant pour remplir les trous d'eau, cette dernière s'évaporerait dans quelques jours. Les lions allaient bientôt suivre les antilopes de la vallée vers leurs aires de saison sèche ; nous devions les trouver et leur poser un collier radio avant leur départ, afin de pouvoir suivre leurs mouvements grâce aux récepteurs radio de l'avion et du 4 x 4.

Avant notre départ en 1980, les lions de la Meute bleue couvraient déjà une superficie de près de quatre mille kilomètres carrés et s'éloignaient jusqu'à cent cinquante kilomètres de leur aire d'hivernage, à la recherche de proies très dispersées. Quatre années de sécheresse plus tard, personne ne pouvait dire où ils se trouvaient ni s'ils étaient encore en vie. Ils nous avaient conduits à de nouvelles découvertes scientifiques passionnantes : ils peuvent survivre indéfiniment sans eau à boire – s'hydratant grâce aux fluides de leurs proies – et leur comportement social est différent de celui d'autres lions vivant dans des environnements moins rudes. Nous étions impatients de poursuivre nos recherches sur plusieurs années et de déterminer comment la disparition de dizaines de milliers d'antilopes avait affecté les lions. Leurs colliers avaient cessé d'émettre depuis longtemps et il nous serait difficile de les retrouver. Mais si nous pouvions en localiser ne serait-ce que quelques-uns, nous pourrions documenter non seulement leur longévité et leur capacité à survivre à la sécheresse, mais aussi l'étendue de leur territoire et les variations de la composition des troupeaux au cours de ces périodes.

Cet après-midi-là, portés par l'excitation, nous avons sorti tout ce qu'il y avait dans les tentes de couchage et de bureau-laboratoire et nous avons nettoyé les sols couverts de boue. Une musaraigne à trompe avec deux bébés accrochés à son dos a dû être délicatement expulsée de son nid situé dans le tiroir inférieur du bureau et nous avons trouvé un autre serpent caché derrière la bibliothèque. Pendant que je continuais le nettoyage, Mark préparait le fusil à fléchettes et les colliers radio pour les lions.

En fin d'après-midi, Mark a soigneusement dégagé notre « cave à vin », un trou creusé il y a longtemps sous les épais jujubiers. Nous avions enterré là quelques bouteilles en 1980, pour les ouvrir à notre retour. La bêche a cliqueté contre le verre et Mark a sorti un cabernet sauvignon Nederburg de 1978. Assis sur le lit de la rivière asséchée à l'entrée du camp, nous avons siroté le vin rouge au coin du feu en regardant l'énorme soleil poser son menton sur les dunes. Lentement, Deception Valley s'est estompée dans l'obscurité.

*

Réveillés par les cris lointains des chacals, nous avons pris un petit déjeuner rapide autour du feu. Puis, tirant la vieille remorque, nous nous sommes rendus à Mid Pan pour y puiser de l'eau. Nous nous sommes arrêtés au bord de ce qui se réduisait désormais à une flaque de boue surdimensionnée, à la surface de laquelle flottaient des excréments d'antilopes et des algues. Nous sommes restés un moment à regarder la boue en silence et nous avons sérieusement envisagé de sortir de la réserve pour aller chercher de l'eau. Mais cela aurait pris trop de temps – du temps consacré aux lions. Comme toujours,

nous avons fait bouillir l'eau vingt minutes avant de la boire. Accroupis dans la boue glissante, nous avons rempli nos marmites, en évitant au mieux les excréments d'animaux, et, à l'aide d'entonnoirs, nous l'avons versée dans des jerrycans. Un bidon plein pesait environ vingt-cinq kilos, et Mark a hissé chaque bidon sur la remorque avant de le vider dans l'un des barils. Après avoir recueilli mille sept cents litres, nous avions mal au dos et aux jambes.

Ce soir-là, notre deuxième dans la vallée, j'ai préparé un dîner composé de pain de maïs et de ragoût de poulet en conserve, que nous avons mangé dans le confortable *boma* au toit de chaume, à la lueur de lanternes et de bougies. Puis, fatigués mais satisfaits du travail de la journée, nous nous sommes endormis profondément dans notre lit fait de caisses d'expédition. Peu de bruits auraient pu nous réveiller cette nuit-là, mais tout comme une mère ne reste jamais endormie quand son bébé pleure, le rugissement profond qui déferlait sur les dunes nous a réveillés tous les deux au même instant.

– Des lions !

– Au sud. Vite, faisons un relevé.

Les rugissements des lions peuvent porter à plus de huit kilomètres dans le désert ; ce n'était pas parce que nous les entendions qu'ils étaient proches. Le meilleur moyen de repérer les grands félins est de les voir depuis les airs. Nous avons donc décollé à l'aube. Volant bas au-dessus de la cime des arbres, nous nous sommes mis en quête des lions, ou de vautours qui pourraient nous mener aux carcasses de leurs proies. En cherchant dans tous les endroits préférés de la Meute bleue, nous avons vu de petits troupeaux de springboks, d'oryx, de bubales et de girafes. Mais aucun lion.

Le lendemain matin, nous avons de nouveau entendu leurs rugissements provenant du sud et Mark a suggéré :

– Écoute, nous avons entendu des lions au sud ces deux dernières nuits. Campons là-bas. Nous aurons plus de chances de les trouver.

Comme il n'y avait pas de piste dans cette direction, j'ai roulé à travers les dunes, en bifurquant juste avant Cheetah Tree et en restant à l'est d'une basse crête de sable. J'ai choisi un terrain près d'une cuvette argileuse où Mark pourrait atterrir. Quelques secondes plus tard, il est apparu, comme sorti de nulle part, a effectué un premier passage pour vérifier qu'il n'y avait pas de trous, puis s'est posé. Nous avons fait un feu sous un arbre isolé surplombant la dépression grise ; en mangeant notre ragoût, nous avions l'impression de camper au bord d'un cratère lunaire. Sachant que les lions pouvaient nous réveiller à tout moment de la nuit, nous nous sommes couchés tôt sur le sol, à côté de notre 4 x 4, la boussole près de nos têtes.

Rugissements de lion. Trois heures du matin. Nous nous sommes précipités hors de nos sacs de couchage et Mark a établi d'où venaient les rugissements. Quelques minutes plus tard, nous roulions vers eux. Après avoir parcouru un kilomètre dans la brousse, nous nous sommes arrêtés pour écouter à nouveau. Un autre mugissement a déferlé sur les sables, se brisant sur nous avec la résonance d'une vague s'engouffrant dans une grotte marine. Nous avons tourné le 4 x 4 vers le son et avons parcouru environ deux cents mètres. Mark a allumé le projecteur et un buisson d'acacias de taille moyenne a pris vie. Onze paires d'yeux s'y reflétaient : un mâle adulte, trois femelles adultes et sept petits. Ils se repaissaient d'un oryx fraîchement tué.

Mark a coupé le moteur, levé ses jumelles et cherché si les lions portaient des marques aux oreilles ou tout autre signe familier que nous connaissions. Mais nous n'avions jamais rencontré ces individus auparavant.

Sans la moindre hésitation, les sept lionceaux ont sautillé jusqu'à notre 4 x 4 pour l'examiner. Âgés de trois mois et demi à quatre mois seulement, ils n'avaient certainement jamais vu de véhicule auparavant. Ils ont marché jusqu'à la portière de Mark et l'ont regardé, sept petits visages alignés ; ils ont reniflé les pneus et les pare-chocs et ont rampé sous le 4 x 4. Leur curiosité satisfaite, ils se sont mis à faire des culbutes et à se bagarrer par jeu dans une petite clairière voisine, sous les yeux de leurs mères qui les regardaient d'un air impassible.

Nous nous sommes assis tout près – à moins de trente mètres – pour les habituer à notre présence afin de pouvoir tirer nos fléchettes le soir venu. Lorsque le soleil levant s'est mis à réchauffer le sable, ils se sont installés à l'ombre d'un grand buisson ; bientôt, tous étaient endormis, y compris les petits.

Nous nous sommes réfugiés à notre tour dans un endroit ombragé, avons déjeuné de cacahuètes et de fruits en conserve, puis avons vérifié à nouveau tout l'équipement de fléchettes. Juste avant le coucher du soleil, nous sommes retournés vers les lions et avons trouvé les adultes en train de se nourrir, tandis que les lionceaux leur gambadaient tout autour. C'était parfait. Leur attention se portait sur la carcasse, pas sur nous, et il était peu probable qu'ils associent le bruit du fusil ou la piqûre de la fléchette à notre présence.

Nous sommes restés assis dans le 4 x 4 sans faire le moindre bruit, attendant que l'une des lionnes se lève

de façon à ce que nous puissions lui envoyer une fléchette sans risquer de toucher un lionceau. La dose destinée à un lion de cent quarante kilos peut tuer un jeune de dix kilos.

Quelques minutes plus tard, l'une des plus grandes femelles s'est levée et s'est tournée vers nous en nous présentant son flanc. Mark a chargé la fléchette, visé et pressé la détente. Rien.

– C'est quoi, ce bordel ?

Mark a ramené l'arme à lui et a enclenché la sécurité avec le pouce. C'est alors que le coup est parti et que la fléchette s'est envolée par la fenêtre, dans les buissons. Mark a de nouveau armé le fusil hypodermique, désormais déchargé, et il a appuyé sur la gâchette. Sans effet. Puis il a de nouveau enclenché la sécurité, et le mécanisme de tir s'est actionné. Quel que soit le problème, nous n'avions pas le temps de le résoudre. Plus les lions se gavaient, plus il fallait de tranquillisant pour les endormir. Mark allait donc utiliser le cran de sûreté pour tirer. Il a visé à nouveau lorsque l'une des femelles s'est redressée, mais un lionceau s'est alors glissé sous son cou.

Mark a attendu quelques secondes, la joue contre la crosse du fusil, le temps que le lionceau passe devant la lionne. Il a enclenché la sécurité avec son pouce et l'arme a fait feu avec un bruit sourd. Au moment où la fléchette a jailli du canon, un autre lionceau a émergé de sous le ventre de la femelle. Nous avons regardé, impuissants, la fléchette amorcer sa descente et frapper le lionceau au flanc. Le petit a poussé un cri, s'est retourné et a trébuché dans un buisson épais.

– Mon Dieu !

– D'où il sortait ? Le lionceau que je surveillais s'était écarté !

Nous avions tiré des fléchettes sur des lions et d'autres carnivores plus d'une centaine de fois, et rien de tel ne s'était jamais produit.

– Est-ce qu'on doit aller le chercher ? ai-je demandé.

– Il n'y a rien à faire. Ce lionceau n'a aucune chance. Concentrons-nous sur la pose de colliers sur les adultes, a répondu Mark. D'abord, il faut s'occuper de ce maudit fusil.

Même si nous étions attristés par le sort du lionceau, je savais que Mark avait raison. Nous avons parcouru environ quatre cents mètres et pendant que je tenais la lampe torche, Mark a réparé le fusil sur le capot du 4 x 4.

Après être retourné vers les lions, Mark a tiré sur la femelle qu'il avait manquée, puis le mâle, dont la crinière d'or tachée de noir était l'une des plus belles que nous ayons jamais vues. Les deux lions dardés se sont enfoncés dans la brousse où, dix-sept minutes plus tard, ils se sont affaissés sous l'effet du tranquillisant.

J'ai mis de la pommade dans les yeux du mâle, pendant que Mark lui injectait un antibiotique. Nous avons posé un collier et pris les mensurations du mâle et de la femelle, tout en ouvrant l'œil au cas où les deux lionnes qui n'avaient pas encore été capturées et qui avaient disparu dans la brousse reviendraient.

Après avoir vérifié la respiration et le pouls des lions, nous nous sommes éloignés d'une centaine de mètres et sommes restés assis pendant une heure, jusqu'à ce qu'ils bâillent et s'étirent, complètement rétablis. Alors que Mark reprenait le volant pour retourner à l'avion, j'ai vu un petit tas qui ressemblait à des chiffons sur le sable froid.

– Mark ! C'est le petit !

Nous avons sauté du 4 x 4 et marché jusqu'à lui.

J'ai guetté les adultes pendant que Mark s'accroupissait à côté du lionceau, glissant ses doigts entre la patte avant et la poitrine pour tâter le pouls. Le corps du petit était déjà froid. Plusieurs secondes se sont écoulées, puis Mark a senti une petite pression sous le bout de ses doigts. En enfonçant ses doigts plus profondément dans la fourrure, il a détecté un faible pouls.

Pendant que je me précipitais vers le 4 x 4 pour récupérer les boîtes de médicaments, Mark a massé le lionceau en essayant de faire travailler son cœur. Il lui a administré une injection intraveineuse de Doprim, un stimulant respiratoire, et une injection intramusculaire massive d'antibiotique. En quelques minutes, le pouls du lionceau s'est accéléré, mais il était toujours en hypothermie. Nous avons délicatement posé une bâche sur lui, couvrant tout sauf son visage, et avons entassé une pyramide de sable sur son corps afin de l'isoler davantage. J'ai caressé son museau une fois de plus, puis j'ai transporté les boîtes de médicaments jusqu'au Cruiser.

Mark comptait les pulsations du petit depuis quinze secondes lorsque nous avons entendu un grand craquement de broussailles et un grognement. Mark s'est retourné et a vu une lionne foncer dans sa direction à travers un buisson d'acacias à quarante mètres de là. Alors qu'il s'élançait vers le 4 x 4, j'ai saisi le projecteur et l'ai allumé pour essayer d'éblouir la lionne. Mais la lumière a brillé directement dans les yeux de Mark et l'a aveuglé. Un bras en travers de son visage, il a chancelé vers moi. J'ai baissé la lumière pour qu'il puisse voir. La lionne s'est arrêtée devant le petit, le reniflant brièvement. Puis elle l'a enjambé et a couru vers Mark, ses grandes pattes martelant le sable.

D'une main, j'ai balayé l'équipement de fléchettes du siège avant sur le plancher et je me suis glissée dans le siège